

Laurène Ledermann

Les étincelles de nuit

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-5973-9

© Laurène Ledermann, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

«Les pays qui n'ont plus de légende seront condamnés à mourir de froid»

Les mots reviennent me hanter vingt ans après leur découverte. Mon grand-père détenait le sens de la formule, de celles qui ne laissent pas indifférent. Et pourtant, pendant toutes ces années, je les ai négligés. La vie nous accapare avec une telle vigueur ! Premiers émois amoureux, poursuite de chimères d'étudiants, besoin rassurant de se fondre dans la masse, conforme.

Au passage de ma mère dans l'autre monde, celui des absents d'eux-mêmes, je tombais à nou-

veau sur cette phrase, manuscrite, arrivée discrètement par la poste. Un peintre et le titre d'une de ses réalisations complétaient la missive. Ce vers illustre a toujours évoqué en moi une résonance particulière ; maman n'ayant jamais pu m'en révéler la véritable profondeur ; voici que la légende réapparaît, insiste, et frappe à ma porte sous une forme pour le moins étrange. Cette quête, chère à mon aïeul, serait-elle si précieuse qu'on y consacre une vie ? Ce mystérieux poète avait-il trouvé le Graal ? Et quelle analogie avec cette œuvre d'art ?

Je plaçai le message énigmatique dans mon portefeuille et envisageai de le réexaminer plus tard. La rentrée, en ce début du mois de septembre, était toujours promise à une foule de besognes en tous sens. Une sorte de tourbillon de missions, plus ou moins futiles, à exécuter séance tenante ;

l'impression de braver une tempête et la satisfaction du devoir accompli. L'orage essuyé, le calme revenu s'apparente à une forme d'ennui au regard de la frénésie passée. La jeune femme solitaire que j'étais subissait volontiers ce regain d'activité ; il permettait d'œuvrer sans réfléchir et surtout, lui évitait de penser à ses obligations réelles ; un emploi, un mari, des enfants.

Mes amies avaient pris un peu d'avance, je me retrouvais ainsi en minorité dans mon espèce et essayais tant bien que mal d'avancer au gré des vents. Il fallait que je remette d'aplomb une nouvelle stratégie de recherche, quitte à accepter le premier gagne-pain venu. Une fois en fonction, j'aurai, lors d'un futur entretien, l'aisance nécessaire pour me faire embaucher. Enfin, j'étais tenue de renouveler les divers engagements qui conféraient à mon existence une absence de vide

total ; ils pourvoyaient à mon esprit une confrontation réelle à mes congénères. Cela étant, l'âge de ceux que je côtoyais était plus proche de celui de mes parents que du mien. Qu'importe, les croiser lors des réunions de bénévoles m'assurait une responsabilité des plus conséquentes.

Quant au sport, de bonnes marches, le week-end, permettraient de maintenir mes muscles en mouvement. Les différents essais de cours collectifs de Pilates s'étant soldés par de multiples douleurs aussi méconnues que variées l'année précédente, j'étais arrivée à la conclusion que mon squelette manquait de la souplesse et de l'entraînement nécessaires à ce genre de contorsions. Mieux valait économiser son maigre pécule et garder du temps pour cultiver son esprit plutôt que son corps.

La programmation des musées, toujours très riche entre septembre et janvier, je devais, dès lors,

réserver plusieurs créneaux pour les nombreuses expositions et conférences artistiques incontournables. Mon agenda se remplissait à vue d'œil, d'un zèle extatique.

Enfin, reprendre contact avec quelques amies, après deux longs mois d'absence, conclurait cette période faste. Prévoir ici ou là, un déjeuner, un café, un verre où j'applaudirais les exploits de leurs garnements et écouterais avec soin leurs petits problèmes de ménage. Non que je les minimise, cependant, n'en ayant point à ma portée, mon intérêt se contentait d'être moindre, mais courtois.

J'envoyai à la hâte deux ou trois messages à plusieurs connaissances susceptibles de me répondre puis consultai ma montre et vis qu'il était l'heure d'aller acheter de quoi me sustenter si je ne voulais pas mourir de faim. Mon frigidaire dévoué, resté béant pendant cette longue période de con-

gé devait, lui aussi, s'orienter dans la bonne voie. La matinée avait filé en un instant, je n'avais pu finir d'ajuster l'organisation de mon trimestre, il faudrait terminer cette après-midi. Reprendre de solides habitudes, se lever plus tôt et se mettre à la tâche m'incombait ; après l'été, mes finances flirtaient avec la ligne rouge.

Je sélectionnai machinalement mes pâtes familières, deux ou trois boîtes de haricots verts, petits pois, thon, du jambon, un taboulé et des carottes râpées sous vide, des yaourts et quelques compotes en guise de fruits. Il n'est pas raisonnable d'amasser des produits frais en quantité, ils moisissent généralement avant même d'être cuisinés. Par souci d'équité, j'ajoutai tout de même une barquette de tomates cerises. Désormais, le compte était bon, protéines, laitage, féculents, fruits et légumes, je respectais, peu ou prou, les consignes

d'équilibre alimentaire martelées à grand renfort de campagnes publicitaires. Satisfaite, je sortis du magasin, débarrassée de cette corvée, libre, à présent, d'errer à ma guise là où me porteraient mes pas.

Je fus attirée par une récente boutique de décoration qui proposait un mobilier des plus dépayçant niché dans une jungle foisonnante. Cette évasion délicieuse en pays lointain, la chaleur et la luminosité des spots évoquaient le soleil qui avait bruni la peau de nombreux vacanciers cet été. Période merveilleuse où seul le choix du divertissement était de mise. Point de contraintes, d'horaires ou d'ordre à respecter, juste la facilité de se laisser glisser, à la dérive, vers tel ou tel port vibrant d'exaltations, de fêtes et de nouvelles têtes. La sensation vertigineuse « d'en être », virevoltant, comme tout un chacun, dans l'œil du cyclone, un sourire béat aux lèvres. Le prix des objets en vente

fit retomber, tel un soufflé, la spirale ascensionnelle de mon esprit. J'optai pour deux ou trois bricoles qui égayeraient mon studio et renouvelleraient son atmosphère étriquée. Ils symboliseraient le nouvel élan retrouvé, ma volonté, à toute épreuve, d'une avancée certaine vers l'âge adulte responsable.

À mon retour, j'installai, avec minutie, ces petites touches exotiques. J'oscillai entre la table basse et les rayonnages de la bibliothèque, et modifiai plusieurs fois leur emplacement. Véritables totems sacrés insufflant l'énergie et le pouvoir des anciens, ils doteraient l'espace d'une aura particulière, signe du changement tant attendu de cette rentrée engageante. Tout excitée par ces aménagements de taille, j'avais oublié d'acheter une baguette. Je dévalai les quatre étages qui me séparaient du monde, pressée de revenir et de